

Extrait de

*La Cité du sang*

Éric FOURNIER

(Éditions Libertalia)

plus d'informations sur [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



## CHAPITRE II



MORES

Vil

## RENAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME, ADHÉSION DES BOUCHERS

Hiver 1892, au marché aux bestiaux de la grande halle de La Villette. Un homme à la haute stature, bien mis de sa personne, portant la longue blouse bleu Villette et la large casquette, virevolte au milieu du bétail. Il harangue les bouchers, dénonce la mainmise des Juifs sur la France, le monde et, ce qui est peut-être plus grave encore, sur les abattoirs. Scandant son discours en fouettant l'air de son nerf de bœuf, ponctuant ses diatribes de «foutre» et autres «nom de Dieu», il est religieusement écouté par les bouchers. Dans le froid matinal, dans l'odeur de paille et de crottin, à peine interrompu par les meuglements du bétail, il les exhorte à lutter contre le péril juif. Qui est cet homme que certains tueurs suivent déjà aveuglément? Est-ce l'un des leurs? Non. Voici Antoine, Amédée, Marie, Vincent, Manca de Vallombrosa, marquis de Morès et de Montemaggiore. C'est par lui, pour lui, que de nombreux bouchers vont s'investir dans la lutte politique, jusqu'à la violence, et pour certains, jusqu'à la prison.

### I – LE MARQUIS DE MORÈS, CÉSAR DES ABATTOIRS

L'histoire est une suite d'événements contingents, qui auraient pu ne pas arriver. Malgré l'antisémitisme latent de

la cité du sang, l'engagement inconditionnel de centaines de chevillards, tueurs et autres garçons bouchers n'allait pas de soi. C'est l'activisme de Morès qui en fait, des années durant, les troupes de choc de l'extrême droite.

Suivons pas à pas cet homme, au marché, aux abattoirs, dans les cafés de la rue de Flandres, dans les wagons à bestiaux mêmes. Nous pouvons ainsi pénétrer dans les coulisses de l'agitation antisémite, comprendre les mentalités des bouchers, en rire aussi car le ridicule est présent. Suivons-le comme les indicateurs de la préfecture de police l'ont fait. Car Morès faisait peur. Son dossier à la préfecture est l'un des plus complets. Comme les échaudoirs, le marquis est transparent à l'administration. Nous pouvons ainsi espérer comprendre comment ce milieu fermé s'est enflammé pour ce rejeton capricieux de la noblesse.

Mais auparavant, attardons-nous un peu sur son passé. Antoine Manca de Vallombrosa, marquis de Morès, est un aventurier sans constance, un être hors catégorie. Un élément de son passé, sans doute le moins exotique, attire plus particulièrement les bouchers : ce marquis est aussi un véritable chevillard.

Né à Paris le 14 juin 1858, il est français par sa mère, descendant d'une grande famille italienne, aux prestigieux titres de noblesse par son père. Une légende familiale voudrait même qu'il descende de Mucius Scaevola, l'un des fondateurs de Rome. Son besoin irrépissible d'action, sa quête effrénée de gloire, son caractère fantasque, le conduisent à multiplier les expériences les plus diverses. Cet excellent cavalier intègre Saint-Cyr en 1877, dans la même

promotion que Pétain. Ne supportant pas la vie monotone de garnison, à Maubeuge puis Lunéville, il démissionne en 1881, épouse Médora Hoffmann, fille d'un riche banquier new-yorkais. La fortune de son beau-père lui permet d'entreprendre désormais les projets les plus insensés\*.

En 1882, il part aux États-Unis, achète un vaste domaine de quarante cinq mille acres dans les plaines de l'Ouest, les *Badlands*, où il fonde une véritable ville-champignon, tendrement baptisée Médora, et met en œuvre un gigantesque élevage bovin et ovin. Sacrifiant aux coutumes locales, il se prend pour un cow-boy et tue un voleur de bétail. Il est acquitté. Dès cette époque, le marquis prend plaisir à s'entourer de voyous. Nombre de ses cent cinquante gardiens de vaches ont en effet un passé assez trouble. Son entreprise est fragile. Morès estime que les coûts de transports élevés pour amener les bêtes aux abattoirs de Chicago en sont la cause. Il construit, pour concurrencer les abattoirs urbains, un complexe d'abattage local très moderne, incluant des entrepôts frigorifiques, pouvant traiter deux cents bêtes par jour. Dès 1883, il tue trente mille bêtes dans l'année, vaches et moutons. Mais ses associés se rendent vite compte que l'ancien système était plus rentable. Le bouillant marquis s'installe alors à New York en 1886 où il ouvre des boucheries coopératives essayant de fournir la viande à bas prix. Persuadé que quelques bouchers en gros, à Chicago comme à New York, détiennent un monopole,

---

\* Concernant la vie de Morès, se reporter à deux biographies à la limite de l'hagiographie : DONOS Ch., *Morès, sa vie, sa mort*, F. Laur, 1899, et DROULERS Charles, *Le Marquis de Morès*, Plon, 1932; et surtout à l'analyse historique de VENAYRE Sylvain, *La Gloire de l'aventure, genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Aubier, 2002, p. 271-274.

il part en croisade contre les « accapareurs » qui deviennent, après la conversion de Morès à l'antisémitisme, des « financiers juifs ».

Son incompétence économique totale ne lui permet pas de lutter bien longtemps contre les bouchers américains. Il est ruiné\*. Quelques années plus tard, de retour à Paris et converti à l'antisémitisme, Morès embellit considérablement ses déboires outre-Atlantique. Il se campe en éleveur altruiste, désireux de nourrir le peuple des grandes villes, dont l'œuvre éminemment philanthropique a été sabotée par des « Juifs » contrôlant l'approvisionnement en viande. Cet échec, le premier de sa carrière, lui donne cependant deux avantages considérables pour séduire les chevillards parisiens : une réelle compétence technique dans le domaine de l'élevage et de l'abattage (sur certaines techniques de pointe, comme la réfrigération, il est même capable d'en imposer aux bouchers) et une capacité à s'ériger en héros de la Cheville. Morès le boucher seul face aux Juifs !

En 1887, il quitte les quartiers peuplés de New York pour aller chasser le tigre au Népal en compagnie du duc d'Orléans. Autre lieu, autre genre. Ne tenant pas en place, il essaye ensuite de relier le sud de la Chine au Tonkin par un chemin de fer. Il se voit alors en bâtisseur d'empire, mais les autorités françaises ne le prennent pas au sérieux et lui signifient leur refus. Rentrant en France en 1889, il s'implique, un peu tard, dans la cause boulangiste\*\*. Les débuts de Morès en tant qu'agitateur politique, à Toulouse puis à Paris, sont marqués par le

---

\* BYRNES Robert, « Morès, The First National Socialist », *The Review of Politics*, vol. 12, n° 3, juillet 1950. p. 343-346.

\*\* Cf lexique en fin d'ouvrage.

goût de la provocation et de la violence, la volonté d'aller vers le peuple. Politiquement inculte, il mélange allègrement les genres : il est socialiste, nationaliste, antisémite, professe même du respect pour Louise Michel, qu'il rencontre lors d'une réunion publique, à Paris, en 1890.

Mais très rapidement, il fait du Juif le bouc émissaire de ses problèmes et le dénominateur commun de son embrouillamini doctrinal. L'histoire de son adhésion à l'antisémitisme est semblable à celle de nombreux petits-bourgeois ou notables. Dans ce domaine précis, cet homme à la trajectoire sans équivalent rentre dans le rang. Il perd une bonne partie de sa fortune lors du krach de l'Union générale en 1882\*, l'un des événements fondateurs de l'antisémitisme moderne. Il connaît de nombreuses désillusions économiques, en Amérique et au Tonkin. C'est la lecture de *La France juive*, d'Édouard Drumont\*\*, en 1890 qui lui donne à la fois la solution de tous ses échecs et un nouveau terrain d'action. Cet être irréfléchi et impulsif – à « l'imagination primesautière », confesse même l'un de ses amis – se considère alors comme un chevalier de l'antisémitisme. Ses convictions sont, comme d'habitude, enthousiastes mais éphémères. « Il a une foi illimitée dans l'avenir de la cause qu'il soutient » et est obsédé par l'idée de jouer « un rôle glorieux », conclut un rapport de police.

Comment expliquer que ce noble qui aurait pu fréquenter toutes les cours d'Europe, dont les précédentes aventures étaient exotiques et hautes en couleurs, se complaise durant

---

\* *Le Gaulois*, 26 août 1892, cité dans APP BA 1193.

\*\* Publié en 1886, *La France juive* est un *best-seller* : cent quatorze éditions en un an, deux cents en tout. Drumont fait la synthèse de l'antisémitisme catholique (haïssant le peuple déicide), socialiste (assimilation des Juifs au capitalisme) et raciste. Ceci explique en partie le succès de cet ouvrage.

trois ans dans les milieux populaires, parfois à la limite de la pègre? Avant de rencontrer les bouchers, Morès s'est acoquiné avec des voyous et fréquenta même les anarchistes avant qu'ils ne deviennent de redoutables adversaires. Selon un indicateur de police, vraisemblablement l'un de ses proches, le marquis est, à cette époque, « hanté par le souvenir du roi des Halles\* », il prend plaisir à ce que ses hommes l'appellent ainsi. Son autre modèle est le prince Rodolphe des *Mystères de Paris*\*\* . C'est sa nouvelle lubie. À la tête de ses hommes, qui ne sont pas encore les bouchers, il multiplie les plaisanteries d'un goût douteux comme, par exemple, envoyer une quinzaine d'entre eux, en mai 1892, conspuer et bombarder de boules puantes la famille Rothschild le jour du mariage de leur fille\*\*\* . On a les épopées qu'on peut.

Cependant Morès n'entend pas se limiter à ces charivaris nauséabonds et désire ardemment remporter une victoire électorale dans un quartier populaire de Paris. C'est ainsi que, fin 1891, les premiers contacts sont pris avec les bouchers de La Villette, alors qu'il soutient la candidature de son ami Gaston Vallée, ouvrier démagogue et antisémite, dans le Nord-Est parisien. Il propose son aide aux chevillards en novembre 1891. Ceux-ci sont une fois de plus en conflit avec la préfecture.

La séduction est réciproque et immédiate. Morès a, en général, grâce à son passé, son enthousiasme et sa prestance, un réel charisme. Les bouchers de La Villette apprécient plus

---

\* APP BA 1193, rapport du 13 avril 1892. C'est une référence au duc de Beaufort qui, lors de la Fronde, en 1649, mobilise le peuple de Paris contre Mazarin.

\*\* Viau Raphaël, *Vingt ans d'antisémitisme*, Charpentier, 1910, p. 13. Personnage romanesque célèbre d'Eugène Sue, Rodolphe est un noble ayant une connaissance intime des bas-fonds parisiens du XIX<sup>e</sup> siècle. Morès s'inspire de figures de nobles ayant rompu avec leur milieu pour mener le petit-peuple.

\*\*\* *Le Dix-Neuvième siècle*, 27 mai 1892.

particulièrement son expérience américaine, son style populacier et sa «force herculéenne». Morès fréquente surtout le marché aux bestiaux, plus que les abattoirs\*. Il peut ainsi rencontrer les chevillards dans une ambiance plus conviviale qu'aux échaudoirs où la somme de travail à fournir, la nécessaire concentration, excluent toute discussion prolongée. Le marché est au contraire un espace réservé au bavardage et à la négociation. Presque toujours accompagné de Jules Guérin, Morès montre l'étendue de ses connaissances, insistant sur son passé d'ancien boucher en gros, adopte un style plébéien et se déguise souvent en tueur. Bref, il fait tout pour abolir la distance qui le sépare de ceux de La Villette. Il s'intègre de cette façon à leur communauté, et parallèlement ceux-ci peuvent s'identifier à ce singulier aventurier. Ils apprécient particulièrement sa «force redoutable». Le marquis est doté, tous les témoignages le confirment, d'une force musculaire considérable, d'un «corps souple et vigoureux, d'une taille bien au-dessus de la moyenne». À La Villette, où la puissance musculaire est indispensable, force et virilité sont deux valeurs essentielles que Morès incarne à la perfection.

*La Villette, espace de virilité exacerbée et de violence*

Amener la bête, souvent nerveuse, jusqu'à l'échaudoir, la courber vers le sol, porter le coup de merlin fatal, découper la carcasse pesante sont autant de tâches éprouvantes qui nécessitent force physique et volonté. Tout cela fait de la cité du sang un microcosme viril. Le rôle des femmes aux abattoirs prouve, a contrario, que règne une masculinité exacerbée. «L'infériorité

---

\* CHAUDIEU Georges, *Boucher qui es-tu? Où vas-tu?*, J. Peyronnet, 1966, p. 143.

féminine, physique et morale, semble une évidence.» Les quelques femmes qui travaillent à La Villette, toujours au bas de l'échelle, sont fortes et énergiques. Elles sont admises « en travaillant comme des hommes, en faisant abstraction de leur féminité\* ». Les abattoirs sont, et se veulent, un milieu virilissant. Ce culte de la virilité entraîne une certaine tendance à la violence. Il arrive fréquemment que les garçons bouchers excitent entre eux les apprentis des différents échaudoirs pour les amener à se battre. Ces bagarres d'apprentis tiennent lieu de rite initiatique. Si la violence est présente, les rixes restent finalement peu nombreuses. La forte présence policière dissuade en effet les plus agités. Il est intéressant de noter que les plus violents sont les bouviers et non les tueurs. L'association entre tuerie et cruauté est donc sans fondement. Talmeyr l'a remarqué : « On dit le garçon d'abattoir cruel et dur. En réalité, il est souvent plus humain et plus doux qu'un autre. Chez les bouviers, qui n'ont qu'à mener les bêtes, la brutalité est fréquente. La cruauté est beaucoup plus rare chez les abatteurs qui tuent. » Les comportements violents sont amplifiés par l'alcoolisme. Pour supporter le rythme épuisant et en hiver, le froid, les bouchers ont recours à l'alcool. « On y boit trop, on y boit comme des trous [au café]. Je sais bien que le métier vous use mais c'est surtout parce qu'on y boit... Ah ! pour y boire, on y boit\*\* », confesse un boucher.

En définitive, les antisémites ne peuvent qu'être fascinés par ce monde qui proclame fièrement son culte de la virilité, qui le statufie même puisqu'à l'entrée des abattoirs, un

---

\* LORET Nadine, *La Femme aux abattoirs de La Villette*, mémoire de maîtrise, Michelle Perrot (dir.), 1984, université de Paris VII.

\*\* TALMEYR Maurice, *La Cité du sang*, *op. cit.*, p. 84.

bronze est érigé représentant deux hommes forts, manches retroussées, l'un maintenant au sol par les cornes un taureau qui vient de recevoir le coup de merlin fatal, l'autre, le tueur, contemplant son œuvre.

## 2 – L'ANTISÉMITISME À LA VILLETTE

1893, à la porte d'un échaudoir, celui de Gaston Dumay, chevillard prospère et estimé. Un visiteur serait épouvanté. Certes, l'odeur âcre du sang, les cris des bêtes, le bruit sec des merlins perforant les fronts des animaux sont déjà difficilement supportables. Mais c'est en levant la tête au-dessus de l'échaudoir que l'horreur surgit réellement. On y voit une fresque, immense, représentant le marquis de Morès en tenue de tueur en train de saigner un Juif, avec ces mots : « Mort aux Juifs ! » Alors même que l'on atteint ici le comble malsain d'une violence imaginée, personne ne semble s'en offusquer, nul ne réclame l'effacement de l'image.

La Villette est au cœur de la violente fièvre antisémite qui secoue le pays à partir des années 1890, elle en devient l'un des bastions. L'affaire des « viandes à soldats », en 1892, en est le déclencheur. Elle scelle définitivement l'alliance entre Morès et les bouchers.

### *L'affaire des « viandes à soldats »...*

Morès comprend le parti qu'il peut tirer de cette affaire née de la rumeur. Il peut jouer sur le patriotisme des bouchers, leur antisémitisme, leur fierté professionnelle et leurs tensions avec l'État républicain. Autant de thèmes chers aux

antisémites. Mis au courant des rumeurs propagées par quelques bouchers, il propose d'être le porte-parole de la confédération de la boucherie en gros. L'affaire est simple : deux bouchers juifs de Verdun, Wormser et Salomon, fournisseurs des troupes de cette garnison, auraient acheté, au marché de La Villette, trente-neuf bêtes impropres à la consommation\*.

La rumeur est à l'origine de l'affaire. Attardons-nous un instant. À La Villette, monde de l'oral, elle joue un rôle très important. Elle est facilement véhiculée par les bouchers qui sont les spécialistes de l'esbroufe et de la vantardise.

Elle naît souvent au marché aux bestiaux où, pendant plusieurs heures, dans un bourdonnement incessant, dans un flot ininterrompu de paroles, on négocie, on marchand, on ergote, on dénigre ses concurrents, on ruse, on s'insulte parfois, selon un rituel finalement bien établi entre bouviers et chevillards. Il faut se mettre en valeur, s'imposer\*\*. Après le temps des marchandages vient celui de la détente dans les cafés des rues de Flandres et d'Allemagne. On se retrouve entre bouchers sous l'œil impressionné de quelques badauds. Il faut alors à nouveau se mettre en scène. L'alcool aidant, on s'amuse ou on règle des comptes en se laissant aller à des confidences plus ou moins véridiques. Les «viandes à soldats» n'ont pas d'autres fondements que des rumeurs nées de l'antisémitisme latent.

Morès et Guérin portent plainte le 3 mars 1892. Ils ont auparavant mené leur propre enquête, accompagnés de trois chevillards, Gaston Dumay et les frères Moitry, auxquels s'est joint un commissionnaire en bestiaux, Riberol. Le procureur

---

\* Le dossier AN BB 18 1891 traite de cette affaire en entier.

\*\* CHEMLA Guy, *Les Ventres de Paris*, *op.cit.* Sur les marchés aux bestiaux et les cafés, voir aussi CORBIN Alain, *Le Village des cambiales*, Flammarion «Champs», 1995.

de la République de Nancy qui traite l'affaire s'étonne « de la singulière façon dont MM. Morès et Guérin ont compris leur mission. Ils avaient jugé nécessaire de recourir à des déguisements » pour participer au transport des bêtes. Mais, à Verdun, à peine sont-ils descendus des wagons à bestiaux qu'ils abandonnent leur accoutrement, claironnent leurs intentions, perdant ainsi toutes chances de surprendre les accusés. Le déguisement de bouvier sert, une fois de plus, à se rapprocher des bouchers, pas à enquêter. Le substitut du procureur ordonne de vérifier quelques carcasses, mais toutes sont consommables. Surtout, les soldats de Verdun ne se plaignent pas de la qualité de la viande. L'enquête a seulement pu mettre en évidence que les bêtes achetées sont de médiocre qualité. Morès trouve alors un autre argument. Wormser aurait fait saigner une vache déjà morte, ce qui est illégal et dangereux. L'enquête continue. Grâce à une importante campagne de presse relayée par *La Libre Parole*, dont un grand meeting à La Villette est le point d'orgue, Morès réussit à ameuter l'opinion. En avril 1892, le ministère de la Guerre porte plainte contre Wormser et Salomon mais aucune preuve incontestable ne permettant de les condamner, ils bénéficient d'un non-lieu. Cependant, conscient que les bêtes achetées sont de mauvaise qualité, le ministère ordonne l'ouverture d'une boucherie militaire à Verdun. Morès a donc, au terme d'une campagne assez bien orchestrée où il a étalé sa compétence en matière de boucherie, remporté une victoire.

Mais les dessous de l'affaire sont peu clairs. Selon la police, ces accusations sans fondements proviennent de l'un des quatre hommes ayant accompagné Morès à Verdun. Le

rapport précise enfin que «l'on ne voit à La Villette, dans les actes de ceux qui secondent les attaques de Morès et consorts contre les commerçants juifs de ce quartier, que des rivalités de métier». Effectivement, il semble que le principal reproche que font certains bouchers à Wormser et Salomon soit d'avoir acheté les bêtes au marché sans les faire tuer sur place à La Villette. Derrière les vertueuses protestations patriotiques se profilent sans doute les intérêts économiques de certains chevillards, qui savent exploiter la rumeur et la xénophobie propres aux abattoirs.

*...exacerbe la xénophobie des abattoirs*

L'affaire des «viandes à soldats», comme tout ce qui touche à l'armée dans cette France marquée du sceau de la défaite, a «un certain retentissement et préoccupe vivement l'opinion publique\*». Plus grave encore, les troupes menacées d'empoisonnement tiennent un point stratégique, «Verdun, poste d'honneur des soldats français», pour reprendre les propos de Morès. Les bouchers de La Villette sont encore plus scandalisés que le reste de l'opinion. En effet, les sacrificateurs doivent dispenser en priorité force et vitalité aux garnisons de frontières. Les bouchers consciencieux et patriotes insufflent la vie. Les bouchers juifs dévoyés, en fournissant des bêtes malsaines, en trahissant la corporation, introduisent la décomposition et la maladie. Ceux de la cité du sang sont, nous l'avons vu, conscients de leur rôle régénérateur. On comprend mieux ainsi l'émotion ressentie aux abattoirs car cette affaire est au croisement de leur fierté professionnelle et de leur nationalisme.

---

\* AN BB 18 1891, rapport du 21 mars 1892.

Les hommes de La Villette, surtout la forte minorité d'Alsace-Lorraine, claironnent sans cesse leur chauvinisme et leur mépris de l'étranger. Aucune nation ne trouve grâce à leurs yeux sauf la Russie tsariste. Les bouchers sont si russophiles que lors d'un voyage de Nicolas II en France, ils se cotisent pour lui offrir un cadeau. La Russie, avant-garde de l'Occident, pays des tsars et des pogroms, alliée de la France contre l'Allemagne, jouit aussi d'un certain crédit chez les antisémites. C'est un autre point de convergence entre les deux milieux.

Il n'y a que des Français à La Villette, c'est une condition indispensable pour être agréé par la préfecture. Pourtant, aux yeux des bouchers, certains sont moins français que d'autres : les bouchers israélites.

#### *La place des Juifs aux abattoirs de La Villette*

L'antisémitisme est une projection des fantasmes, des craintes, des frustrations et des obsessions de toutes sortes sur ce « bouc émissaire » commode et millénaire. Les antisémites se caractérisent généralement par leur méconnaissance totale du peuple juif. Pourtant, les bouchers de Morès, qui sont parmi les plus violents et les plus excessifs des antisémites, côtoient quelques Israélites aux abattoirs. Cette fréquentation, loin de juguler leur haine, la renforce.

Certains échandoirs, situés au milieu des autres, sont réservés à l'abattage selon le rite juif. À la différence de l'abattage courant, la bête, qui n'est pas assommée avant d'être saignée, meurt incontestablement dans la souffrance. C'est une constante de la littérature des abattoirs que d'insister sur le caractère cruel du rituel juif. Talmeyr consacre un chapitre

entier, avec une profusion de détails édifiants, à «l'atroce longueur du supplice juif [...], cette horrible torture\*». Guixou-Pagès, militant nationaliste, condamne avec véhémence les atroces «pratiques sémites» qu'il oppose aux indolores méthodes «aryennes\*\*». Les bouchers aussi sont particulièrement choqués par ces pratiques, eux dont une importante partie de la fierté professionnelle, essentiellement chez les bœufiers, vient de ce qu'ils tuent sans douleur. D'autre part, l'abattage rituel est en contradiction flagrante avec la loi Grammont qui bride pourtant les bouviers et les autres garçons d'abattoir. Dans cet espace surveillé par un État omniprésent, les bouchers israélites semblent, aux yeux de leurs collègues, bénéficier de la complaisance de l'administration.

La plupart des garçons effectuant l'abattage rituel ne sont pas pratiquants, certains ne sont même pas juifs. De nombreux bouchers israélites sont, comme Wormser et Salomon, des Ashkénazes d'Alsace-Lorraine exilés. Ces Juifs du Nord-Est ont souvent des noms à consonance germanique, ce qui facilite l'assimilation dans les représentations des bouchers, et des autres, du Juif à l'Allemand. Cependant, si la plupart des chevillards juifs sont assez bien assimilés, ce n'est pas le cas des sacrificateurs qui contrôlent, dans l'échaudoir même, si l'abattage s'effectue bien selon le rituel. Les sacrificateurs appartiennent pour la plupart à la dernière vague d'immigration juive en France. Ce sont des Ashkénazes polonais fuyant les pogroms. Très pratiquants, vivant le plus souvent dans un dénuement

---

\* TALMEYR Maurice, *La Cité du sang, op.cit.*, chapitre XIV.

\*\* GUIXOU-PAGÈS, *Chez les gars de La Villette*, Chamuel, 1901.

complet, parlant un français limité avec un accent marqué, ils éprouvent d'immenses difficultés à s'intégrer\*.

Les bouchers de La Villette observent quotidiennement des faits qui peuvent aisément coïncider avec la propagande antisémite. Les publicistes nationalistes peuvent facilement les convaincre à la lumière des pratiques d'abattage israéliennes du caractère arriéré et cruel de la religion juive et de la complaisance de la République à son égard. Observant les sacrificateurs fraîchement arrivés d'Europe Orientale, ils en concluent enfin que les Juifs ne peuvent être que des apatrides inassimilables.

La cité du sang rend les Juifs allemands responsables de la crise économique, c'est-à-dire de « l'invasion des viandes étrangères ». Le président du syndicat du commerce en gros de la boucherie de Paris, Briotet, flétrit à de nombreuses reprises les Juifs d'outre-Rhin. Il est vrai que quelques Juifs alsaciens, devenus allemands en 1871, ont conservé leurs réseaux commerciaux français, ce qui explique en partie l'augmentation des exportations de viande en provenance d'Allemagne.

La présence quotidienne de Juifs aux pratiques jugées archaïques et la crise économique entraînent un antisémitisme spécifique aux abattoirs. Comment expliquer cependant que, même pendant la fièvre antijuive qui secoue le pays, les Juifs de La Villette soient relativement épargnés dans ce bastion antisémite ?

Les bouchers juifs sont certes dans un milieu résolument hostile. Cibles privilégiées de la rumeur, ils doivent subir les

---

\* Entretien de l'auteur avec Pierre Haddad.

« vexations et les quolibets les plus féroces\* » de la part des bouchers antisémites, telle la fresque de Gaston Dumay. Toutefois, ces provocations, dans l'enceinte des abattoirs, dépassent rarement le domaine de l'injure verbale. La Villette est un lieu d'ordre quadrillé par la police qui empêche ainsi les débordements de toute nature. La perspective de perdre son échadoir dissuade les chevillards. Enfin, il est très risqué de s'attaquer aux bouchers juifs. À La Villette, on se retrouve entre colosses et entre tueurs, ce qui ne permet pas aux antisémites d'impressionner leurs adversaires. Les bouchers israélites sont loin d'assister passivement à la montée de l'extrême droite au sein des abattoirs. Pierre Haddad, ancien chevillard à La Villette dans les années cinquante, affirme que ses ancêtres, les frères Lazard, chevillards juifs, se sont physiquement opposés avec succès aux troupes de Morès. Il semble que les bouchers juifs se soient fait respecter à la force de leurs poings. En fait, ce sont surtout les sacrificateurs, incarnant bien malgré eux le parangon du Juif honni par les antisémites, assez étrangers au monde des abattoirs, sans défense, qui font les frais de l'antisémitisme des bouchers et, plus encore, les petits commerçants juifs du Nord-Est parisien littéralement terrorisés par les troupes vociférantes de Morès\*\*.

### *Les bouchers et le culte du marquis*

Après le succès de l'affaire des « viandes à soldats », Morès est l'objet d'une véritable vénération par le mouvement

---

\* VIAU Raphaël, *Vingt ans d'antisémitisme*, op.cit., p. 44.

\*\* STERNHELL Zeev, *La Droite révolutionnaire*, Point Seuil, 1984, p. 218. Nous ne connaissons que l'existence de ces troubles endémiques qui, de 1892 à 1899, frappèrent certains commerçants. Rien en revanche n'a été conservé sur leur déroulement.

nationaliste et les bouchers de La Villette en particulier. De nombreux dirigeants de la droite révolutionnaire apparue à la faveur de la tourmente boulangiste cherchent, entre 1890 et la fin de l’Affaire, un chef pour succéder à Boulanger, ce général creux mais charismatique qui avait su fédérer les opposants à la jeune République et la faire trembler en 1889. Certains ont cru Morès capable d’assumer ce rôle. Adulé par le peuple de La Villette, Morès réussit, dans le cadre de cette vitrine sociale de la droite révolutionnaire qu’est devenue la cité du sang, à unir les différentes classes sociales sous la bannière de l’antisémitisme qui joue, dans ce cadre étroit, son rôle de « formule politique de rassemblement ». Tous sont soudés contre les Juifs : les ouvriers, incarnés par les garçons d’abattoir, les chevillards dans le rôle des artisans prospères et des petits patrons et, enfin, les nobles, l’élite, c’est-à-dire le marquis de Morès.

Comment expliquer une telle ferveur de la part des bouchers ? Il est probable que la plupart d’entre eux se sont identifiés à ce singulier personnage. L’ensemble des abattoirs éprouve, au minimum, un grand respect pour ce personnage hybride, ce marquis chevillard, ce paladin pégriot. Ainsi, en 1899, paroxysme de l’affaire Dreyfus, alors que les abattoirs sont en pleine effervescence, beaucoup de bouchers, à l’évocation du marquis, s’enthousiasment, s’enflamment comme celui-ci : « Nous écoutions Morès, nous buvions ses paroles vibrantes d’un patriotisme exalté [...] ce diable d’homme, si franc, si loyal, si passionné pouvait bien avoir raison, ma foi. Sur un signe de lui, nous l’aurions suivi. C’était du dévouement pour un homme qui nous disait des choses justes dans un langage que jamais

encore on ne nous avait tenu\*.» Les mémoires désabusées de Raphaël Viau, dandy antisémite, pigiste à *La Libre Parole*, confirment la fascination exercée par Morès. Ses bouchers «se seraient livrés aux pires excès - par passion politique - sur un seul signe de lui dont ils appréciaient beaucoup plus la force redoutable que l'intelligence, et qui apparaissait, à leurs yeux d'être un peu frustes, comme un héros de légende, une sorte de d'Artagnan dont il avait d'ailleurs l'allure et l'indiscutable bravoure\*\*.» Parmi ses militants émerge encore un noyau dur, complètement fanatisé, formé de Gaston Dumay, Bernard Roux, et des frères Violet qui suivent Morès à leurs frais, même en province.

La Villette soutient Morès en toute occasion, même les plus tragiques. Lorsqu'en 1892, il tue en duel le capitaine Mayer, fait-divers retentissant, Dumay, à la tête d'une cinquantaine de bouchers vient à *La Libre Parole* lui offrir un sabre d'honneur et le féliciter de son acquittement.

Morès est un inconstant et un bateleur. Mais c'est aussi, surtout peut-être, une brute et un assassin. Lorsqu'il organise les premiers rassemblements antisémites, l'opinion, ses adversaires et les autorités s'inquiètent légitimement.

### 3 – PREMIÈRES RÉUNIONS, PREMIÈRES VIOLENCES

*Tivoli Vauxhall, 14 mai 1892 : conférence inaugurale de l'antisémitisme*

L'enjeu est de taille. C'est la conférence inaugurale de l'antisémitisme, celle qui doit faire connaître au grand public

---

\* *La Liberté*, 14 août 1899 et *Le Gaulois*, 20 août 1899.

\*\* VIAU Raphaël, *Vingt ans d'antisémitisme*, op.cit., p. 44.

ce mouvement politique naissant. Si de nombreux signes attestent du développement de cette idéologie, tel le journal *La Croix* qui, depuis 1890, se proclame sans honte « journal le plus antijuif de France », il manque à cette mouvance des structures politiques. En 1892, c'est chose faite avec la création de *La Libre Parole*, quotidien dirigé par Édouard Drumont, suivie de l'association Morès et ses amis, puis de la Ligue antisémitique de Jacques de Biez. L'époque est propice au doute et à la peur, terreau de choix pour l'antisémitisme. La crise économique (« la grande dépression » de 1873 se ressent encore) et une vague d'attentats anarchistes glacent le pays. Le nom de Ravachol s'étale dans la presse et se murmure avec crainte dans les cafés.

Morès a l'idée de recruter quelques-uns de ses colosses dévoués et effrayants pour assurer la sécurité. Il y a ce soir-là trente bouchers de La Villette, assistés d'une cinquantaine de camelots, préposés à la claque. Rien n'est donc laissé au hasard. Avant la réunion, Morès excite ses hommes, les enivre de paroles violentes : « S'il le faut, après avoir parlé vingt minutes, on se battra vingt minutes\* », hurle-t-il.

Lorsque commence la réunion, première déception. Il y a peu de monde dans la salle. Huit cents à mille personnes selon *Le Rappel*, cinq cents selon *Le Gaulois*. La plus grande salle de la capitale, située rue de la Douane dans le X<sup>e</sup> arrondissement, est donc aux trois quarts vide. Le marquis a divisé ses troupes en escouades groupées autour d'un chef portant un insigne spécial\*\*. Cette disposition souligne la forte organisation des

---

\* APP BA 1193, rapports des 14, 15 et 18 mai 1892.

\*\* *Le Rappel*, 16 mai 1892.

antisémites mais surtout la dérive vers un imaginaire martial et le soin accordé à la mise en scène, dont les bouchers, impressionnants représentants du peuple idéal, sont un élément essentiel. Lors des discours de Morès et de Drumont, quelques anarchistes tentent de perturber la réunion. Ils sont expulsés par les bouchers, qui sont en forte supériorité numérique, «avec une poigne peu ordinaire», dit *Le Gaulois*, «en un tour de main», renchérit la police.

Les bouchers remplissent donc parfaitement leur rôle de «commissaires» jusqu'à ce qu'un incident, une bévue, survienne. À la fin de la conférence, un contradicteur inscrit, Rouanet, conseiller municipal radical, critique avec pondération le programme antisémite et en vient à parler de la duchesse d'Uzès, c'est-à-dire des fonds royalistes du mouvement antisémite. Il est courant à l'époque, lors des réunions politiques, que des opposants s'inscrivent pour porter la contradiction. Mais, que l'on puisse supposer qu'un mouvement qui se veut populaire soit en fait infiltré par les royalistes, voilà qui est dangereux. Les spectateurs s'énervent, insultent Rouanet. Quelques bouchers furieux, excités par la foule, se ruent sur lui. Sans Morès et Drumont, qui s'interposent difficilement, «l'incident Rouanet eut certainement été tragique\*», rapporte un policier présent dans la salle. Les deux chefs antisémites sont forcés de l'escorter jusqu'à la sortie. Le conseiller municipal a failli être lynché par des bouchers qui, dans l'atmosphère enfiévrée d'une réunion publique, peuvent être incontrôlables et dangereux.

---

\* APP BA 1193, rapport du 15 mai 1892. Voir aussi les articles du *Gaulois* et du *Rappel* du 16 mai 1892.

Cette réunion est un échec, elle n'a qu'un faible écho dans une presse obnubilée par les attentats anarchistes. Début 1893, Morès organise un autre rassemblement au Tivoli qui aurait pu être une réussite complète si les anarchistes et la police ne s'en étaient pas mêlés.

*Tivoli Vauxhall, 6 janvier 1893 : les bouchers exhibés et balayés*

C'est le premier grand rassemblement de masse de Morès, en pleine affaire de Panama. Ce scandale politico-financier mêlant députés corrompus et petits épargnants ruinés est un prétexte de choix pour Drumont et consorts. Morès espère élargir l'audience de l'antisémitisme. L'entrée est donc gratuite.

Grâce à cette réunion, et à l'efficacité des indicateurs de police, on connaît mieux les modalités du recrutement des garçons bouchers\*. Dès le 27 décembre, Morès et Guérin visitent leurs amis des abattoirs en prévision du 6 janvier. Le 31 décembre, Morès prévoit un service d'ordre de trois cents hommes, essentiellement issus des abattoirs. Il doit revoir ce chiffre ambitieux à la baisse et fait recruter seulement cent dix hommes de la façon suivante : il recrute lui-même dix bouchers qui lui servent de gardes du corps. Ces dix hommes doivent chacun recruter dix garçons des abattoirs. Ainsi, en deux jours seulement, Morès peut réunir cent dix bouchers. Sur les dix recruteurs, huit touchent dix francs et les deux chefs vingt francs. Les cent autres reçoivent cinq francs. Ces sommes sont loin d'être négligeables. Elles compensent la journée de travail perdue par le boucher. Morès est certes

---

\* APP BA 1193, rapport du 4 janvier 1893.

vénéré par les bouchers, mais il doit payer ses troupes. Le recrutement lui coûte six cent vingt francs en tout. Notons que l'organisation des « commissaires » en escouades a lieu dès le recrutement.

Le soir du 6 janvier, une importante foule, dont beaucoup de curieux, se presse aux portes du Tivoli. Deux mille cinq cents, selon la police, cinq mille, selon *La Libre Parole*, trois mille, selon *Le Gaulois*. Cette dernière estimation est sans doute la bonne. Combien y a-t-il de bouchers ? Au moins cent dix, mais le journaliste du *Gaulois* aux estimations pourtant généralement fiables les estime à deux cent cinquante, soit plus du double. Il est donc très probable que des bouchers soient dans l'assistance en simples spectateurs. Avant le début de la réunion, Morès a déjà deux problèmes à résoudre. L'attitude provocatrice du commissaire de police Véron laisse supposer que celui-ci aimerait bien disperser le rassemblement\*. Parallèlement, l'anarchiste Gégout s'est fait inscrire sur la liste des orateurs, ce qui laisse présager une tentative de désordre émanant des libertaires.

Le service d'ordre est donc soigneusement disposé. Les escouades de bouchers « enrégimentés\*\* » sont disséminées dans la salle et sur la tribune. L'effet doit être impressionnant : plusieurs dizaines de colosses uniformément vêtus d'une blouse bleue, portant la canne ou le nerf de bœuf, sont alignés derrière les orateurs. Voici « la garde d'honneur » du marquis. Dès le début du discours de Morès, les bouchers entrent en action pour expulser quelques anarchistes perturbateurs « avec force coups de pied et de poing\*\*\* ». La rixe est

---

\* *Le Temps*, 8 janvier 1893.

\*\* *Le Gaulois*, 7 janvier 1893.

\*\*\* APP BA 1194, rapport du 7 janvier 1893.

brève, ceux des abattoirs ont rempli leur mission, les discours reprennent. La foule applaudit : «Vive Morès, Vive Drumont ! À bas les voleurs ! À bas les Juifs !» Les orateurs s'enhardissent, tel Jules Guérin qui se rêve en putschiste : «Je regrette que nous ayons ici un représentant de l'autorité, sans cela je dirais des ministres qu'il faut les pendre.» Une violence verbale qui plaît à la foule. La réunion est un succès. C'est le calme avant la tempête... et le ridicule.

Deux incidents ont lieu. Des journalistes arrivés en retard veulent grimper à la tribune pour rejoindre leur place réservée. Ils sont malmenés «par les commissaires en blouse bleue, de solides gaillards [...], garde d'honneur du marquis», Morès doit s'interposer pour calmer ses hommes. Puis survient un incident comique. Jacques de Biez, fondateur de la Ligue antisémite, qui a «parcouru plus de cent lieues dans la journée» pour prendre la parole, rejoint en retard la tribune. Il est agrippé par quatre bouchers qui, ne le reconnaissant pas, le jettent dehors en hurlant : «C'est un Juif ! À la porte !» Morès doit une fois de plus rattraper les bêtises de ses zélés «commissaires» et sauve in extremis son ami d'une bastonnade. Traumatisé, De Biez prononce un discours fade et confus d'une voix si faible que le public l'entend à peine.

À ce moment, les anarchistes, qui sont à présent une cinquantaine regroupés au fond de la salle, s'énervent, les discours deviennent à peine audibles, la tension monte progressivement. L'orateur Gégout, figure anarchiste, monte à la tribune, et prend la parole. Contrairement à toute attente, il est calme, poli et courtois en s'adressant d'emblée au marquis : «Je vais

être en contradiction avec vous et je vous prie de ne pas me casser votre sonnette sur la tête.»

En fait, Gégout vient de donner le signal de la bagarre générale. « À peine ces paroles ont-elles été prononcées qu'un tumulte épouvantable se produit dans le fond de la salle. Les cinquante anarchistes se ruent sur les contradicteurs [...]. Des antisémites, des gars à poigne solide qui escortent M. de Morès [les bouchers donc] volent au secours des battus mais sont eux-mêmes peu à peu repoussés au milieu de la foule affolée jusqu'au pied de l'estrade. Entouré de tous les siens, M. de Morès tient tête aux assaillants\* ». Les antisémites repoussés jusqu'à la tribune ne sont sauvés que par la hauteur de celle-ci qui empêche les anarchistes de l'escalader. Malgré leur supériorité numérique, les bouchers sont piégés et ne contrôlent plus la salle. « Un siège en règle a lieu. On entasse des tables et des chaises sur l'estrade et on la défend à coup de canne\*\*. » « Ce fut pendant un quart d'heure une lutte homérique », conclut le journaliste du *Matin*, helléniste distingué mais facilement impressionnable. La bagarre s'étend à l'ensemble de la salle. Si la rixe est extrêmement violente autour de la tribune, elle reste souvent cantonnée au domaine verbal dans le reste de la salle. « Dans tous les coins de la salle, on se bat, on hurle, on vocifère », rapporte un journaliste.

Au pied de la tribune, les libertaires sont à deux doigts de la victoire, la panique gagne certains orateurs antisémites qui craignent d'être piétinés si la scène est prise. Ils sont sauvés par

---

\* *Le Temps*, 8 janvier 1893.

\*\* *Le Journal*, 6 janvier 1893.

le commissaire Véron qui, estimant l'ordre public troublé, fait intervenir soixante agents de police qui évacuent la salle.

Cette réunion est un échec cuisant. *La Libre Parole*, pour masquer le camouflet infligé par les anarchistes, parle de provocation policière, de collusion entre le préfet et les libéraux, et de complot juif. Morès, toujours selon un indicateur de police, est furieux. Et pour cause ! Tant de précautions, tant d'argent dépensé, pour que les tueurs de la « garde d'honneur » soient débordés par les anarchistes en infériorité numérique, à deux contre un.

À l'époque de Morès, les bouchers semblent incapables d'assurer la sécurité. Ils sont tout juste bons à expulser quelques perturbateurs s'ils ont une forte supériorité. Ils sont même parfois stupides : ils bloquent des journalistes neutres, manquent de lyncher un contradicteur courtois et expulsent un antisémite notoire, tout en étant incapables de repousser les assauts d'anarchistes inférieurs en nombre !

Morès n'est pas plus doué pour la politique qu'il ne l'était pour l'élevage ou l'exploration coloniale. En 1893, il commet l'erreur de s'attaquer à Clemenceau, l'un des hommes politiques les plus redoutables. Celui-ci l'oblige à avouer qu'il a emprunté de fortes sommes d'argent à Cornélius Herz, un financier juif particulièrement attaqué par les antisémites. Morès tente de précipiter Drumont dans sa chute, ce qui brouille les deux hommes. À la fin de 1893, complètement déconsidéré, il monte une expédition dans le Sahara pour pousser les tribus touaregs à mener des actions de guérilla contre les Anglais. Irréaliste, montée à la hâte, cette aventure est suicidaire. En 1896, Morès trouve la mort lors d'une

escarmouche en plein désert. Cette mort héroïque permet aux antisémites d'en faire un martyr. À tel point que ses amis de La Villette se cotisent pour ériger une statue à sa gloire. Mais, la statue achevée, le conseil municipal de Paris refuse catégoriquement de l'ériger à l'entrée des abattoirs. Une fois de plus, les bouchers perdent un conflit face à la Ville de Paris.

En 1894, l'année où Morès s'enfuit dans le désert, un capitaine juif est accusé de trahison à la solde de l'Allemagne. Personne ne défend Alfred Dreyfus, unanimement réprouvé.

À partir de 1897, alors que le pays se déchire sur le sort de cet homme, le plus fidèle lieutenant de Morès, Jules Guérin, entraîne à nouveau les bouchers dans la rue. La violence monte d'un cran.